

Père mort et père imaginaire dans la résurgence œdipienne chez un adolescent

Julien Léon

DANS **ADOLESCENCE** 2013/2 T. 31 n°2 , PAGES 409 À 416

ÉDITIONS **ÉDITIONS GREUPP**

ISSN 0751-7696

ISBN 9782847952551

DOI 10.3917/ado.084.0409

Date de mise en ligne : 19/07/2013

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-adolescence-2013-2-page-409?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions GREUPP.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

PÈRE MORT ET PÈRE IMAGINAIRE DANS LA RÉSURGENCE ŒDIPIENNE CHEZ UN ADOLESCENT

JULIEN LÉON

Si nous savons que l'absence réelle d'un parent ne constitue pas en soi un obstacle à sa représentation, qu'en est-il plus précisément de la représentation d'un parent décédé, chez un sujet, lors de la résurgence œdipienne de l'adolescence ? La difficulté ici serait de pouvoir destituer un « père imaginaire » parfois sacralisé par la mort, ainsi que de dépasser certaines fixations œdipiennes et une sédimentation sexuelle infantile que peut renforcer cette absence. Au-delà de la présentification dans le discours du parent mort, l'essentiel pour le sujet reviendrait à pouvoir compter sur un « autre » adulte susceptible de relayer, dans le transfert, la problématique de la résurgence œdipienne. À défaut de cet autre, le thérapeute pourrait constituer un point d'appui efficace pour entamer un travail d'introjection (symbolisation, assimilation) et de subjectivation impliquant un échange¹. Pour soutenir cette réflexion, je suivrai le fil du suivi d'un garçon que je prénommerai Georges.

IMPASSES DU PASSAGE À L'ACTE ET OUVERTURES DE L'ACTING-OUT

Georges, âgé de quatorze ans, est hospitalisé à la demande de sa mère suite à des conflits répétés à la maison. Taciturne, fuyant les entretiens et parfois agressif, il ne se prête guère aux rencontres et suscite même une certaine méfiance au sein de l'équipe en raison de la complicité qui semble le lier à un autre adolescent hospitalisé, réputé pour ses traits pervers et manipulateurs. Peu

1. Cf. Gutton, 2000, p. 58.

de temps après son arrivée, Georges manifesta au cours d'un week-end une attitude très hostile, avec dégradation de matériel et menaces suivies d'un passage à l'acte violent contre une infirmière qui lui avait vivement reproché son comportement oppositionnel. Lors de la synthèse à laquelle il fut convoqué, un des psychiatres laissa entendre que si de tels actes devaient se reproduire, l'établissement serait obligé de l'envoyer ailleurs. L'adolescent répliqua, avec une certaine morgue, que sa mère n'y consentirait jamais et que rien ne pourrait être décidé sans elle. Le psychiatre ne céda en rien sur sa position et annonça par ailleurs qu'il modifierait son traitement.

Suite à cette synthèse à laquelle j'assistais, je proposai un entretien à Georges. Il m'importait de revenir sur les événements du week-end et sur l'échange avec le psychiatre. Cette fois-ci Georges accepta, du bout des lèvres. Après avoir souligné que le psychiatre l'impressionnait, il confia en quelques mots son angoisse par rapport à la situation familiale : les choses tournaient mal avec son « beau-père ». Mécontent de l'attitude de l'adolescent, il avait empoigné le téléphone à la veille du week-end pour formuler une menace : réserver un sort funeste aux poissons d'aquarium de Georges si ce dernier ne faisait pas d'efforts. Cet échange avec moi dura à peine quelques minutes et sembla rapidement peser à Georges qui ne m'en dira pas davantage. Ce court entretien dégageait ainsi un motif à la crise du week-end mais Georges n'avait su mettre des mots sur son exercice de destruction et son passage à l'acte, difficulté typique de l'adolescent qui « ne peut pas en dire plus sur son acte que n'en dit l'acte lui-même. Toutefois, si on ouvre à ce moment-là un espace de parole, il va s'en emparer pour évoquer ce qui le traverse, les thèmes abordés étant parfois sans rapport apparent avec l'acte par lequel il est passé. Il peut alors développer une problématique qui va éclairer, dans l'après-coup, une motivation inconsciente, voire un sens qui semblait obscur jusque-là »². L'enjeu consistait donc à susciter un intérêt pour un processus de verbalisation, à partir d'un acte qui devait être réinscrit dans son adresse : « Les actes auxquels nous avons affaire nous sont destinés. Que ce soit en cabinet ou en institution, l'acte nous parle, nous interpelle. Il faudrait spécifier *acting-out*, car cet acte est inscrit dans un transfert à un analyste, un soignant ou à une institution »³.

L'infirmière n'était probablement pas visée dans cette histoire, le message craché par l'insulte et martelé par les poings se référant davantage à l'incapacité d'interagir avec le « beau-père » depuis le lieu de l'hospitalisation. Georges s'en trouvait acculé à donner libre cours à un vidage du trop-plein pulsionnel dans la destruction et l'agression, ce qui conduisit à cette exhortation du psychiatre à assumer ses responsabilités sous peine de sanctions. La question demeurait alors de situer à quelle légitimité symbolique cette violence verbale adulte pouvait bien

2. Lauru, 2004, p. 99.

3. *Ibid.*, p. 101.

s'arrimer, car sans cette reconnaissance, « ce qui se déchaîne c'est la violence narcissique, la rivalité imaginaire entre semblable, l'arbitraire du pouvoir, la haine fratricide »⁴. Le psychiatre pouvait-il prétendre à cette « place symbolique d'autorisation d'énoncé »⁵ ? À défaut, les conséquences du passage à l'acte de Georges pouvaient le maintenir dans une solitude brutale dans son rapport à l'objet, régulièrement caractérisé par des actes de destruction et typique d'une fixation au stade anal. Encore fallait-il donc proposer une alternative symbolique, une modalité de verbalisation évitant que la résolution des tensions n'en passe par le langage du corps⁶. L'un de ces médiateurs symboliques à portée du sujet n'est autre que le jeu.

LE JEU VIDÉO : UNE MÉDIATION SUR LE CHEMIN QUI MÈNE À L'AUTRE

« Le jeu est manipulation de symboles, lieu de rencontre structurante du fantasme et de la réalité »⁷, plus particulièrement s'il mobilise un partenaire permettant justement de passer de la manipulation solitaire des jeux de type anal à des jeux plus caractéristiques du stade phallique. Il s'agit là d'une ouverture sur un dépassement de la captation dans une dyade entre le sujet et son objet de désir, le sujet voyant alors un « autre » s'immiscer dans le rapport au dit objet et l'invitant plutôt à la rencontre.

Avec Georges, il fallut en passer par un jeu vidéo : Peu de temps après notre premier entretien assez expéditif, je le surpris en effet en train de jouer tout seul dans la salle de télévision. Sur l'écran, un super-héros enchaînait les acrobaties et corrigeait moult malfrats. Veillant à ne pas brusquer Georges, je m'enquis prudemment de son état depuis le seuil de la porte : je veillais ainsi à ne pas envahir son territoire et le laissais libre de faire de celui-ci un de ces espaces potentiels qui « soulagent le psychisme de ce qui l'accable et permettent d'y introduire ce qu'il désire »⁸. Et à ma grande surprise, le garçon m'invita à rentrer dans la salle. À cet instant, une infirmière qui passait devant la porte s'avisa de la situation et me demanda, avec un voile de reproche, s'il ne valait mieux pas aller dans le bureau des consultations, lieu « plus adapté ». Je refusai poliment mais fermement, pressentant que ce qui pouvait rendre possible l'articulation d'une parole à cet instant pour Georges, c'était peut-être bien cette capture dans la médiation vidéo-ludique, telle une protection dégrafant la parole de la question du regard surmoïque au bénéfice d'une attention visuelle moins

4. Lesourd, 2001, p. 130.

5. *Ibid.*

6. Cf. Gutton, 1973, p. 156.

7. *Ibid.*

8. Tisseron, 2009, p. 721.

pénétrante, partageant un objet commun (l'écran de télévision). Ainsi la console de jeu que Georges employait, et qui lui donnait à incarner ici un super-héros pouvant accomplir des prouesses dont lui-même n'était guère capable, encore moins sous régime d'hospitalisation, assurait-elle en quelque sorte un étonnement narcissique : Georges maîtrisait son jeu, me le faisait remarquer, et semblait conquérir là une place imaginativement plus assurée dans la rencontre de l'adulte.

En effet, chez les adolescents qui « rechignent » souvent à jouer avec le thérapeute de peur de passer pour des enfants, les jeux vidéo peuvent constituer « un soutien efficace des capacités de liaison, de symbolisation et de métaphorisation »⁹, moyen opportun de tisser un lien imaginaire suffisant au déploiement d'un appareillage pulsionnel langagier, à condition qu'un autre s'immisce entre le sujet et son objet d'emprise. Les fréquentes insultes et menaces, proférées habituellement dans un rapport solitaire à l'écran, doivent assumer ici la responsabilité d'une virulence émise en présence d'un autre. Cette assumption langagière dans le jeu vidéo « débraye » parfois la violence verbale, certes, mais elle peut aussi provoquer un effet d'atténuation chez le sujet, confronté au miroir incarné en l'occurrence par le thérapeute sur lequel l'agressivité vocale pulsionnelle rebondit : le sujet n'est plus seul avec son jeu, il est amené à traduire une partie des émois qui l'animent et s'engage sur un chemin de symbolisation, porte d'entrée sur l'échange, rendant plus opératoire ce passage jeu anal – jeu phallique.

Ainsi Georges se mit-il à parler tout en jouant, semblant me reconnaître dans le transfert à une place acceptable, décontaminée en partie d'une promiscuité rebutante au contrôle médical.

Georges était seul avec sa mère depuis toujours. Elle lui avait certifié que son père était décédé dans des circonstances tragiques : c'est en venant le voir à la maternité que le père aurait trouvé la mort en quad, dans un accident de la circulation. La mère parle à Georges, en termes élogieux, de ce père qu'il n'a pas connu. Après ce drame elle ne connut pas d'histoire sérieuse. Georges s'en trouva logé à une place ambiguë et fut fréquemment invité au partage des draps maternels jusqu'à ses quatorze ans. Or, l'intrusion récente de ce beau-père tiers n'est pas bien vécue par l'adolescent, la mère semblant cette fois-ci désirer un « autre que lui ». En outre, l'homme en question adore le quad et tapisse l'appartement de la mère de

9. Leroux, 2009, p. 699.

photos de ces engins ce qui, à se rappeler les circonstances dans lesquelles le père de Georges a trouvé la mort, ne pouvait que brouiller les coordonnées de cette relation à la figure paternelle sur laquelle il importe de s'attarder.

RÉSURGENCES ET IMPASSES VIS-À-VIS DE LA FIGURE PATERNELLE

L'adolescent tendant vers l'autonomie est amené à destituer ses figures parentales fantasmées en leur reconnaissant notamment le droit à être simples mortels. S. Lesourd parle à ce sujet de « bascule des parents imaginaires potents de l'enfance en parents réels quelconques à l'adolescence qui ouvre la porte aux remaniements de l'adolescence et provoque la reconstruction après coup des avatars œdipiens »¹⁰.

Pour l'enfant que fut Georges, le père était d'autant plus fantasmé qu'il n'en connaissait que des photos et des récits laudatifs. Et de surcroît, les rares amants ponctuant l'histoire de la mère n'avaient pu occuper durablement la place privilégiée dévolue à celui qui, même mort, s'était manifestement garanti une assise symbolique suffisante pour entretenir, chez l'enfant Georges, cette robustesse du père imaginaire. Nous nous trouvions alors dans cette situation bien décrite par A. Fréjaville : « Absent dans la réalité, le père peut être inscrit dans le discours de la mère. Il est alors souvent évoqué dans l'excès, en bien (tels les morts pour une cause noble ou parce que victimes d'un accident) ou en mal (porteurs de maints travers, motifs de son départ, voulu ou subi). Il est rarement évoqué avec une ambivalence tempérée (souvenirs bons et moins bons), ce qui permettrait pourtant à l'enfant d'y penser plus librement »¹¹. Georges ne pouvait statuer sereinement sur ce père imaginaire qu'il avait maintenant à charge de destituer dans son cheminement adolescent. Or le beau-père de Georges, premier homme à retenir durablement l'intérêt maternel depuis la mort du père, incarnait potentiellement cette figure transférentielle d'un « père imaginaire » à travers laquelle l'adolescent aurait pu prendre la mesure des fondements incestueux de son désir, questionner ses imagos parentales et, au final, penser une sexualité nouvelle. Mais l'élection de cet homme partageant avec le père mort la passion pour le quad plongeait l'adolescent dans l'incompréhension : « Je comprends pas ma mère... mon père est mort en quad, et elle se trouve un mec qui adore ça... elle veut un quad maintenant, alors qu'elle ne s'intéressait pas à ça à l'époque de mon père ! C'est comme si elle oubliait mon père. »

Georges pouvait-il admirer ce beau-père fanfaron, punaisant partout les images de l'engin sur lequel le père s'était tué, exerçant son autorité, menaçant

10. Lesourd, 2005, pp. 55-56.

11. Fréjaville, 2002, p. 140.

d'exécuter ses poissons ? Pouvait-il l'aimer *a minima* et le prendre pour modèle ? Difficilement. Dans un tel contexte, cet adolescent se voyait rendu à l'exercice de la haine contre ce beau-père impropre à encaisser les ruades du sujet œdipien déconfit, épinglant Georges davantage au registre de l'envie – « affect premier, avec la haine, du sujet humain lorsqu'il voit l'autre participer à la jouissance domestique »¹² – plutôt qu'à celui de la jalousie qui reste prise dans le rapport au semblable. La figure du père imaginaire mort, plutôt qu'à se projeter sur le beau-père pour mieux permettre à Georges de rejouer puis dépasser ses fixations œdipiennes, se posait au contraire en résistance. Elle se renforçait même, retardant voire invalidant la destitution qui aurait poussé Georges, « chassé » du lit maternel, à s'éloigner progressivement d'un fonctionnement psychique régi jusqu'ici par des théories sexuelles infantiles¹³ pour mieux négocier la rencontre généralisée du partenaire, tout en s'élançant au devant des quêtes existentielles et des identifications typiques de l'adolescence, répondant ainsi au vide laissé par ce père imaginaire potent de l'enfance, désormais déchu.

Pour finir, nous pouvons pointer que la parole du psychiatre, exhibant sanctions et exclusion, tonna certainement en miroir de celle du beau-père, du côté de l'intolérable. Elle immergeait l'adolescent dans un flot péremptoire ne prenant guère le temps de comprendre avec lui ce qui restait en deçà de l'acte violent, dans les circonvolutions d'une parole en berne. À défaut, s'en trouvait clairement fragilisée ce que F. Marty nomme la clé de voûte de la dynamique thérapeutique avec l'adolescent, exigeant « la présence d'un soutien narcissique parental et extra-parental [les pairs (doubles narcissiques) ou le thérapeute pouvant jouer ce rôle] pour accompagner l'enfant devenant pubère dans la négociation de ce passage délicat »¹⁴. La présence menaçante du beau-père et le ratage de la rencontre avec ce psychiatre qui impressionnait beaucoup Georges contribuaient à différer ce temps crucial de destitution de la figure du père imaginaire et ajoutaient à la nécessité de lui fournir ce soutien thérapeutique.

ÉVOCATIONS TRANSFÉRENTIELLES D'UN SUIVI... À POURSUIVRE

Mon second entretien avec Georges nécessita une nouvelle médiation par le jeu vidéo mais le troisième – comme ceux qui s'ensuivirent – fut marqué par l'instauration du face à face, à sa demande. Avec ce dispositif, les évolutions du transfert et du contre-transfert se déroulèrent plus intensément. En interpellant Georges au sortir de la synthèse scandée par la menace du psychiatre, j'avais formulé un désir en proposant mon écoute : celui d'incarner une adresse possible, un point de repère plus sécurisant, non déterminé par un positionnement médical

12. Lesourd, 2001, p. 135.

13. Cf. Gutton, 2003, pp. 175-176.

14. Marty, 2003, pp. 212-213.

d'évaluation. Cette place de soutien m'assignait effectivement le rôle d'un autre qui ne se méfiait pas de lui et lui conservait une porte ouverte, quitte à débouter la parole de l'infirmière. En contrepartie, habité par son historial, Georges avait probablement attendu inconsciemment de moi que je ne m'éclipse pas à la première manifestation d'une violence en panne d'élaboration. Il me mit régulièrement à l'épreuve dans l'entretien, testant ma capacité à occuper une position transférentielle paternelle, endurant les éclats du pubertaire sans chercher à les étouffer chez lui. Ce fut manifestement suffisant pour qu'il aborde enfin la question de son père et s'autorise un jour à le pleurer. Certes, le travail de deuil peut sembler impossible à l'adolescence car il faudrait pour cela dépasser l'idéalisation de l'objet¹⁵ mais un tel processus pouvait être entamé dans le transfert et Georges s'y était attelé après les larmes. Il se montra de plus en plus difficile dans la relation, s'ingéniant à me disqualifier ici ou là, comme pour mieux esquisser et engager cette action de bascule depuis l'imaginaire phallique de puissance jusqu'à la banale réalité de mes limites. Ces épreuves transférentielles, bien que pénibles, me semblaient nécessaires à ce titre et je fus attristé de voir le suivi interrompu par un... transfert sur un autre établissement, décision procédant cette fois-ci d'une logique de gestion administrative. Je signifiai à Georges mon mécontentement, tout en déplorant mon impuissance à lui permettre de rester encore dans ce service d'hospitalisation. D'une certaine manière, vivions-nous plus nettement, à travers cet événement inopiné, cette destitution du père imaginaire que je pouvais représenter dans le transfert, simple être humain assujéti lui-même à des logiques de pouvoir le dépassant et acculant l'adolescent à la nécessité de poursuivre son chemin en faisant le deuil d'une représentation. Gageons que Georges aura poursuivi le travail, ailleurs.

BIBLIOGRAPHIE

- DEJOBERT M.-F. (2003). Un « fait » adolescent ou l'incidence de la perte réelle d'une figure parentale sur le processus psychothérapeutique à l'adolescence. In : F. Marty, Ph. Gutton, Ph. Givre (Éds.), *Le fait accompli dans la psychothérapie de l'adolescent*. Publications de l'Université de Rouen, pp. 67-77.
- FRÉJAVILLE A. (2002). Œdipe, ses complexes et notre époque. *Rev. Fr. Psychanal.*, 66 : 129-144.
- GUTTON PH. (1973). *Le jeu chez l'enfant*. Paris : GREUPP, 2006.
- GUTTON PH. (2000). *Psychothérapie et adolescence*. Paris : PUF.
- GUTTON PH. (2003). Quelques arguments concernant la cure des adolescents. In : F. Marty, Ph. Gutton, Ph. Givre (Éds.), *Le fait accompli dans la psychothérapie de l'adolescent*. Publications de l'Université de Rouen, pp.175-191.

15. Cf. Dejobert, 2003, p. 74.

- LAURU D. (2004). *La folie adolescente, psychanalyse d'un âge en crise*. Paris : Denoël.
- LEROUX Y. (2009). Le jeu vidéo comme support d'une relation thérapeutique. *Adolescence*, 27 : 699-709.
- LESOURD S. (2001). Violences réelles de l'adolescence. In : C. Hoffmann, R. Gori, A. Houballah, *Pourquoi la violence des adolescents ?* Ramonville Saint-Agne : Érès, pp. 127-138.
- LESOURD S. (2005). *La construction adolescente*. Ramonville Saint-Agne : Érès.
- MARTY F. (2003). Plaidoyer pour une souplesse du cadre en psychothérapie avec les adolescents. In : F. Marty, Ph. Gutton, Ph. Givre (Éds.), *Le fait accompli dans la psychothérapie de l'adolescent*. Publications de l'Université de Rouen, pp. 209-225.
- TISSERON S. (2009). L'avatar, voie royale de la thérapie, entre espace potentiel et déni. *Adolescence*, 27 : 721-731.

Julien Léon
38, Corniche des roches
06270 Villeneuve-Loubet, France
julien.leon.nice@gmail.com